

Alfred P. Larue
1894.
DEUXIEME CENTENAIRE

DE LA

FONDATION

DE

L'INSTITUT DES FRÈRES
DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

*Sermon prononcé dans l'église St. Jean-Baptiste de
Québec le 20 octobre 1880*

Par l'abbé P. N. BRUCHÉSI

Docteur en Théologie, Prof. de Théologie à l'Université-Laval

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

—
1880

Elysiée

Garrison

L'

D

Serr

Docto

DEUXIEME CENTENAIRE
DE LA
FONDATION
DE
L'INSTITUT DES FRÈRES
DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

*Sermon prononcé dans l'église St. Jean-Baptiste de
Québec le 20 octobre 1880*

Par l'abbé P. N. BRUCHÉSI

Docteur en Théologie, Prof. de Théologie à l'Université-Laval

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE G. DARVEAU

—
1880

BX3060

B78

Imprimatur,

✠ E. A. ARCHPUS QUEBECEN.

Quum ex Seminarii Quebecensis præscripto recognitum fuerit opusculum cui titulus est. "*Deuxième centenaire etc.*, sermon prononcé par l'abbé P. N. BRUCHÉSI" nihil obstat quin typis mandetur.

M. E. MÉTHOT,

A. M. S. T. D., Rector U. L.

Quebeci, die 17 novembris A. D. 1880.

DEUXIÈME CENTENAIRE
DE LA
FONDATION DE L'INSTITUT
DES
FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

*Sinite pueros venire a me et
nolite vetare eos,*

Laissez les enfants venir à
moi, et ne les empêchez point.

(Luc XVIII. 16)

MES FRÈRES,

Si dans l'univers, les êtres reflètent les
attributs du Dieu qui les créa, l'Eglise,
elle aussi, exprime les perfections de son
auteur ; et comme la Trinité au commen-
cement des temps, Jésus-Christ en fon-
dant ce royaume de vérité et d'amour, a
produit des esprits et des cœurs à son

image et à sa ressemblance. Prêtre éternel, il choisit de pauvres hommes qu'il transforme, à qui il communique sa puissance, qui seront comme lui sanctificateurs et pères, et qui jusqu'à la fin des siècles renouvelleront sur la pierre d'un autel son sacrifice de la croix. Vérité suprême, il a dans le Souverain Pontife un vicaire qui enseigne sans jamais errer pureté sans tache, il compte par milliers les vierges qui lui consacrent tout l'amour de leur cœur ; Homme de souffrances, il trouve des âmes qui mettent leur félicité dans l'abnégation et le martyre.

Ami compatissant de l'enfance et de la jeunesse, il transmet aussi à d'autres sa tendresse et son zèle, et à son exemple des hommes de vertu recherchent les enfants, se font catéchistes, maîtres des petits et des pauvres, ne veulent s'appeler que leurs frères, leur consacrent leur vie, et n'attendent de récompense que du Père qui est au ciel.

Il y a deux siècles, la ville de Reims voyait paraître un de ces disciples de

Jésus-Christ. Prêtre, chanoine, docteur en théologie, il voulut être simple maître d'école. S'adressant à la France, il lui répéta la parole du Sauveur : "Confiez-moi vos fils, les indigents surtout et les abandonnés, je les instruirai, je formerai leur esprit et leur cœur. Laissez les venir à moi et ne les empêchez point, *sinite pueros venire ad me et nolite retare eos.*" Et un jour, à genoux devant un tabernacle, il voua sa carrière à l'éducation chrétienne s'engageant avec serment à ouvrir des écoles gratuites, quand même il serait obligé pour le faire de mendier son pain.

Cet homme se nommait Jean-Baptiste de la Salle. Depuis deux cents ans il se survit à lui-même, le monde entier le connaît et le vénère, des millions d'enfants lui ont été redevables de l'éducation qu'ils ont reçue, et l'Institut auquel il a donné naissance célèbre cette année le deuxième centenaire de sa fondation. Le vingt-quatre juin avait été choisi pour cette fête, et les catholiques de France lui donnèrent toute la magnificence pos-

sible. Mais ce jour-là, notre pays célébrait sa propre fête, et les plaines d'Abraham garderont à jamais le souvenir de tout un peuple agenouillé au pied d'un autel dans les mêmes sentiments d'allégresse, dans le même patriotisme et dans la même foi. Maintenant, nous venons donc à notre tour partager la sainte réjouissance des disciples du Vénérable de la Salle, unir nos actions de grâces aux leurs et leur exprimer nos vœux, car dans ce centenaire qui est pour eux une fête de famille, nous voyons une fête de l'Eglise entière.

Appelé, Mes Frères, à être dans cette circonstance l'interprète de vos sentiments, j'étudierai 1° la part qui revient à l'Eglise dans l'éducation, 2° la place que l'Institut du V. de la Salle occupe dans l'Eglise. Si je ne trouve pas dans ma faiblesse des accents dignes d'un si grand sujet, j'en parlerai du moins avec toute l'admiration d'un prêtre pour les œuvres immortelles de l'Eglise catholique, et toute la reconnaissance d'un élève pour ceux qui furent ses premiers maîtres.

Au milieu des luttes actuelles qui se livrent dans le monde, la question qui semble préoccuper d'avantage tous les esprits est celle de l'éducation. Les gouvernements font leurs lois, la Papauté et l'épiscopat répondent par des protestations énergiques, et les parents chrétiens ne peuvent pas songer sans alarmes à l'avenir de leurs enfants. " On sait trop, " écrivait Léon XIII il y a quelques mois, " on sait trop par une douloureuse expérience, que dans la guerre aujourd'hui déclarée à l'Eglise, les ennemis prennent surtout pour point de mire le " jeune âge, avec le dessein manifeste de " façonner d'après leurs idées les générations qui s'élèvent et de les gagner

“ de bonne heure à leur cause. * Oui, l'erreur et l'impiété ont conçu l'inferral projet d'anéantir la religion catholique, elles le poursuivent sans relâche, et c'est par l'éducation de l'enfance et de la jeunesse qu'il sera un jour décidé si le Christ doit être banni de la société, ou bien s'il doit en être le Roi.

Les peuples en effet ne sont que des enfants qui ont grandi, et ils sont ce que leurs maîtres les ont faits. L'éducation, puissance à la fois magnifique et terrible, s'empare d'eux presque dès leur naissance, prend leur être tout entier et le façonne; et suivant qu'elle aura fait respirer à leurs âmes un air pur ou empoisonné, suivant qu'elle aura ennobli ou dépravé leurs facultés, suivant qu'elle leur aura enseigné ou caché leurs véritables devoirs, suivant qu'elle leur aura parlé du christianisme avec admiration ou le blasphème à la bouche, ils seront soumis à Dieu ou ses ennemis, des nations magnamines ou corrompues, des

(*) Lettre à S. E. le cardinal Monaco Lavaletta.

peuples de foi ou des peuples sceptiques, les défenseurs de l'Eglise ou ses persécuteurs. La raison en est que l'homme naît perfectible, dépourvu de connaissances, et qu'être social, c'est dans la société même qu'il doit trouver le développement de son intelligence et la formation de sa volonté.

Devenir l'instituteur de l'enfance, c'est donc embrasser une carrière noble féconde, mais aussi c'est assumer une responsabilité bien grande puisque c'est travailler au bonheur des âmes et à la grandeur future de la patrie. Quelles seront les obligations de cette charge ? Elles peuvent toutes se résumer en une seule : que le maître tienne toujours auprès de ses élèves la place de Dieu même, qu'il tâche d'en avoir la tendresse, la douceur et le dévouement. L'homme tout entier lui est confié, il doit le cultiver dans sa nature entière et non seulement dans une de ses parties ; avoir sans cesse devant les yeux la fin pour laquelle il a été créé, ses besoins divers et ses nombreux devoirs, pour lui dire quelle est

cette fin et quelle route y conduit, pour satisfaire toutes les légitimes exigences de ses facultés et lui apprendre à s'incliner devant toute loi qui se présente sur la terre revêtue de l'autorité divine. L'éducation qui n'accorderait à l'enfant que les soins matériels commettrait un crime dont l'âme aurait le droit de demander vengeance. Mais dans l'âme elle-même l'enseignement pourrait introduire des séparations sacrilèges, si en l'initiant aux sciences il se taisait sur la science suprême sans laquelle toutes les autres ne sont rien.

L'enfant que l'eau baptismale a touché est chrétien ; ce serait le mépriser et lui faire injure que de l'élever comme un païen. Lui parler de religion naturelle, de vertus naturelles, de devoirs vagues ne suffit pas non plus. L'antiquité connaissait tous ces mots et toutes ces choses avant le Christ. Cet enfant a une âme créée pour le ciel, il faut qu'il le sache ; son Dieu s'appelle Jésus-Christ, il est son Sauveur, son Législateur et son Père, il faut qu'il connaisse sa vie, que son nom

soit le plus cher à ses lèvres et à son cœur, qu'il étudie sa loi, qu'il l'aime, qu'il l'adore, et qu'il s'agenouille devant un crucifix. Parmi tous ses livres, c'est au catéchisme qu'il revient la place d'honneur. En un mot, c'est le christianisme qui fait notre vie, il faut qu'il soit l'âme même de l'éducation.

Puisque telle est la mission des maîtres vraiment dignes de ce nom, j'en conclus que l'Eglise est la première et la souveraine institutrice de l'humanité. O Eglise catholique c'est donc encore de toi que je vais parler. Si dans la nature, je ne puis faire un pas sans y trouver mon Dieu je ne puis pas non plus interroger l'histoire de la civilisation et des bienfaits sans te rencontrer et sans être obligé à chaque page de prononcer ton nom. Oui, qu'on ouvre l'Evangile et qu'on y lise ton origine, qu'on écoute ensuite le témoignage des siècles et qu'on étudie tes actes, on te voit chargée par Dieu même d'instruire les peuples et ne faillissant jamais à ce noble devoir.

C'est à l'Eglise, dis-je, mes Frères, qu'est confié le grand œuvre de la formation des peuples par l'éducation, car Jésus-Christ lui a légué tous ses droits et tous ses pouvoirs. En la faisant son Epouse, il la constitue mère du genre humain, et par là, il la remplit pour les âmes d'une sollicitude et d'une tendresse égales à celles qu'il leur a lui-même portées. A l'amour maternel il joint la science, dépose en son sein toutes les vérités qu'il importe le plus aux hommes de connaître et lui promet l'infailibilité.

Alors l'Eglise est prête, elle n'a plus qu'à recevoir des ordres, et les voici : "Va
" lui dit le Christ, enseigne toutes les na-
" tions, baptise-les, et apprends leur à
" observer toutes les choses que je t'ai
" prescrites." Or c'est une de ces paroles adorables qui ne passent pas ; elle prouve avec évidence la divine mission de l'Eglise et l'universalité de cette mission. Le Christ donne en effet tous les peuples en héritage à son Epouse ; instruire est pour elle un devoir et par conséquent un droit.

Cependant, il ne manque pas d'hommes qui aujourd'hui voudraient lui ravir ce droit divin et soustraire l'enfance et la jeunesse à son influence salutaire. Pourquoi cela ? Sa mission ne s'étend-elle pas à tous les siècles ? Y a-t-il des âmes que sa sollicitude ne doit pas embrasser ? Inspire-t-elle la défiance parcequ'elle députe vers l'enfant qui lui demande la science, des vierges qui se sacrifient ou des hommes revêtus d'une robe de bure ? Ah ! le secret de cette guerre est facile à saisir : on ne veut plus du Christ, et comme c'est l'Eglise qui garde le Christ dans le monde on s'efforce de la réduire au silence et de lui lier les mains. Ici je ne parle pas de notre pays. Grâce au ciel ! il aime et il écoute encore sa mère, et à côté de nos communautés religieuses nous pouvons avec bonheur saluer ces laïques dévoués, qui dans la carrière de l'enseignement se font les auxiliaires de l'Eglise et s'inspirent de ses conseils. Mais dans une circonstance comme celle qui nous réunit en ce moment, il m'est impossible de ne pas dénoncer à votre exécration les ré-

formes impies tentées en d'autres contrées. Sous l'habit d'un moine ou sous le voile d'une sœur, on aperçoit l'Eglise et on la persécute. Il y a, dit-on, assez longtemps que ses doctrines règnent sur les esprits ; il faut qu'elles disparaissent des écoles. L'ère de l'émancipation est venue..... Nous voulons un enseignement sans Dieu. Et c'en est fait : plus de prières dans les classes, plus d'instructions pieuses, plus rien de ce qui touche à la religion. Ah ! j'entends encore le cri d'amertume que ce spectacle navrant arrachait un jour du cœur de Pie IX : " Pauvres enfants ! " pauvres enfants ! on m'arrache mes enfants " ! Oui, les auteurs de ces théories subversives ravissent à l'Eglise des âmes qui lui appartiennent et sur lesquelles elle veille avec presque autant de sollicitude que sur les dogmes de la foi.

Méchants ! que vous a-t-elle donc fait pour que vous l'affligiez ainsi ? Vous vous proclamez avec orgueil amis des lumières, mais osez donc dire qu'elle ne les a pas toujours répandues à pleines mains. Que ne puis-je dérouler ici toutes les pages de

l'histoire où il est question de son zèle et de ses efforts pour la diffusion des sciences ! Il fut un temps où elle enseignait toute seule, et personne ne songeait à lui contester ce glorieux monopole. Dès les premiers temps du christianisme, je vois une école ouverte à Ephèse par St. Jean le disciple bien-aimé. St. Polycarpe en avait fondé une à Smyrne, et quand les persécutions éclatèrent, les Pontifes avaient dans les catacombes une tombe de martyr pour y célébrer les saints mystères et une chaire pour enseigner le peuple. Au troisième siècle, les bibliothèques s'élevaient à côté des temples. Alexandrie, Constantinople, Antioche, Césarée durent au catholicisme d'être des centres de lumières. Le monastère appelait l'école, l'école s'appuyait sur le monastère, et les premières églises d'Occident aimaient à abriter de leur ombre de pieux asiles de méditation et d'étude. En 680 le Concile de Constantinople faisait établir jusque dans les villages des écoles gratuites placées sous la direction des prêtres ; et quand se leva le Moyen-

Age, on put contempler ces grandes Universités catholiques créées par des docteurs et des saints, encouragées par les Pontifes et les rois, où la plus brillante jeunesse de l'Europe venait puiser avec ardeur la science et la vertu. Mais je ne puis pas tout dire. A partir du seizième siècle que de congrégations, que d'instituts religieux furent fondés qui se consacrèrent à l'éducation du peuple ! Voilà, Mes Frères, l'œuvre de l'Eglise : c'est elle qui a inspiré toutes ces grandes choses, et on semble l'ignorer aujourd'hui, on lui crie que son règne est terminé.

Mais nous le disons sans crainte : ici comme dans tout le reste, il faudra que les tentatives des hommes échouent. Tu as reçu, ô sainte Eglise, une mission céleste, tu l'accompliras jusqu'à la fin, en dépit des persécutions et de la haine. Si on te proscrit d'une terre, tu te transporteras ailleurs ; pour toi il n'y a pas d'exil, car l'univers t'appartient. Chassée de tes lycées et de tes collèges, tu te refugieras dans une cabane de planches ou dans une sacristie, et là encore les paroles tom-

bées de tes lèvres seront esprit et vie. Qu'une science enflée d'elle-même te poursuivre de ses sarcasmes, tu sauras bien toujours te faire aimer des pauvres, des faibles et des enfants. Enfin si l'on te crucifie, du haut de ta croix tu enseigneras encore ; comme Jésus-Christ tu éclaireras les âmes et tu les donneras à ton Dieu.

II

L'Eglise, nous venons de le voir, est chargée d'instruire les peuples comme de les sanctifier. Cette mission, elle l'a remplie au prix de bien des sacrifices, et à tous les âges de son histoire elle se pré-

sente à nous entourée de ses ordres monastiques et de ses communautés enseignantes qui dans cette grande œuvre furent ses auxiliaires consacrés. Mais parmi ces instituts divers, il en est un dont c'est aujourd'hui la fête et qui a droit à notre particulière attention : j'ai nommé l'Institut des Frères des écoles chrétiennes. Nous devons voir l'importante place qu'il occupe dans l'Eglise, et pour cela je ne saurais mieux faire que de vous le montrer réunissant toutes les gloires auxquelles il peut prétendre : gloire d'une mission providentielle, gloire du dévouement, gloire de la durée, et gloire du succès.

Gloire d'une mission providentielle. Il y a, Mes Frères, dans l'histoire du monde, des heures et des lieux marqués pour l'exécution des œuvres divines. C'est lorsqu'Arius insulte à la divinité du Verbe que St. Athanase apparaît sur le siège d'Alexandrie ; c'est lorsque Pélage va jeter le trouble dans les consciences qu'Augustin entend la voix qui l'éclaire

et transforme son cœur ; c'est lorsqu'Attila et ses hordes barbares vont se précipiter sur l'Italie que St. Léon le Grand ceint la tiare pontificale ; c'est lorsque la Papauté a besoin d'une épée qui l'affermisse et la protège aux yeux de l'univers que Charlemagne monte sur le trône de France. Or le dix-septième siècle se ressentait des blessures profondes dont le seizième avait été atteint. Une hérésie jetée dans le monde avait arraché à l'Eglise de Rome des milliers d'enfants, et en France même une secte nombreuse avait renié la foi de ses ancêtres. Les jeunes générations couraient donc de graves dangers, il fallait redoubler de zèle à leur égard. L'Eglise avait été déchirée, il était juste qu'une nouvelle famille religieuse surgit, travaillât à lui conserver ses fils et prouvât son immortelle fécondité au milieu même de ses douleurs. Les enfants des princes trouvaient facilement des précepteurs illustres, ceux du peuple ne jouissaient pas des mêmes avantages. Il leur fallait de nouveaux protecteurs et de nouveaux amis : le ciel les leur donna. Mes Frères, saluons en passant cet ange de charité

dont aujourd'hui encore l'indigence prononce le nom à genoux : St. Vincent de Paul. Il ira ce bon pasteur recueillir dans ses bras les innocentes créatures abandonnées par la misère ou par le crime dès leur apparition dans la vie ; mais de la Salle prendra la jeunesse au moment où doit commencer sa formation intellectuelle et morale. Il vérifiera la parole de Maître : "*Pauperes evangelizantur*, les pauvres sont évangélisés." Tout savant qu'il est, il se fait le docteur des petits, leur apprend à lire dans le livre du bon Dieu et dans les livres des hommes, et fonde une congrégation comme on n'en avait pas encore vu, dont le but premier est de former des maîtres pour les enfants du peuple. Il est donc venu à son heure, il a répondu à l'appel du ciel, car il a créé un Institut dont l'Eglise et la société avaient besoin.

Une autre gloire que nous devons reconnaître chez ces dignes instituteurs de la jeunesse, est celle du dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme. Au début de sa carrière, le Frère des écoles chrétiennes

place un sacrifice que l'homme le plus sceptique ne considérera jamais sans se sentir ému. Dans toute la fleur de sa vie il abandonne ce qu'il a de plus cher au monde ; il quitte ses parents et ses amis, il quitte même son nom et prend un nom nouveau, celui sous lequel il sera désormais connu des anges du ciel et des enfants. Au jour de son engagement suprême, après avoir passé plusieurs années dans l'abnégation et dans l'humilité, après avoir médité longtemps sur les devoirs et la sublimité de sa vocation, après avoir appris à commander en soumettant sa volonté à une règle, il se consacre à Dieu par le triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Encore s'il devait connaître les divines consolations du sacerdoce ! Mais non, jamais il n'offrira sur nos autels la Victime eucharistique, et lui qui se dévoue aux âmes comme le prêtre, ne pourra jamais comme lui, leur accorder un pardon que le ciel ratifiera. Il se dépensera pourtant, il s'usera pour elles, et elles bien souvent ne le comprendront pas. Il aura dans sa vie le mérite

du missionnaire et de l'apôtre ; car après sa profession solennelle il n'a plus de patrie, il ira où l'enverra l'ordre de ses supérieurs. Il traversera les mers si on le lui dit, et exercera son ministère jusque parmi les nations où l'infidélité règne encore. Dieu seul connaît les fatigues, les ennuis, les sacrifices de cet homme. Il s'use vite on peut même dire qu'il meurt victime de son zèle : et après avoir donné à des centaines d'hommes leur formation première, il va dormir inconnu à l'ombre d'une croix de bois.

Puisque son existence est voulue de Dieu même et puisqu'un dévouement si magnanime l'inspire, l'Institut des Frères ne doit pas nous surprendre s'il possède la gloire de la durée.

“ Dieu garde la durée ” a dit un poète ; nous pourrions ajouter qu'il la communique quelquefois, mais aux seules choses qui sont de lui. Le temps est une puissance effrayante à laquelle rien ne résiste ici-bas : tout ce qui est humain passe. Les hommes ont beau bâtir avec une épée

ou avec des doctrines, leurs œuvres sont toujours condamnées à périr. Combien de royaumes semblaient ne devoir être ébranlés jamais ; combien de systèmes avaient séduit de grands et nombreux esprits !.....Tours de Babel.....le temps a fait un pas, Dieu a dit un mot et tout est tombé en poussière. Vous seul, ô mon Christ, avez créé pour toujours, vous seul avez fondé une société immortelle aux pieds de laquelle viennent échouer tous les complots de l'enfer : c'est votre Eglise, et tout ce qui né de cette Eglise lui reste fidèle, s'inspire de son esprit, et vit de son amour, participe à son immortalité.

Allons aujourd'hui sur le sol de France. Grandes maisons, illustres familles qui fîtes l'honneur du dix-septième siècle, où êtes-vous ? Les monuments et les statues qui rappellent votre mémoire seront peut être des ruines demain, et tes fils ô puissante noblesse, et tes trônes, ô vieille royauté, que sont-ils devenus ? Les trônes sont vides et les fils de rois sont découronnés ou dans l'exil. Ce pays, théâtre de tant de bouleversements depuis un

siècle, est à l'heure présente sur le bord d'un abîme. Mais à l'époque où Louis le Grand éblouissait l'Europe, un souffle de l'Eglise fait surgir une petite communauté dont les membres prennent par humilité le nom *d'ignorantins*. Son fondateur rencontre des croix jusqu'à son dernier soupir, et elle-même doit lutter sans cesse contre des ennemis terribles. Et après deux siècles, je la retrouve encore pleine de force et de vie, comptant plus de 12000 religieux, possédant 1283 établissements, ayant 2157 écoles, près de 8000 classes et donnant l'instruction à près de 400,000 enfants. (*) Elle vit en France, quoiqu'on ait tenté de l'y faire mourir, et dans presque toute l'Europe. Les deux Amériques sont heureuses de posséder plusieurs de ses membres; notre Canada lui confie ses fils par milliers; elle compte trois écoles en Egypte, quatre en Turquie, trois en Cochinchine, deux dans l'Indoustan, deux en Chine et seize dans l'île de la Réunion. Durée glorieuse ! extension qui tient du

(*) Statistique du 31 Décembre 1879.

prodige et preuve manifeste de la bénédiction de Dieu !

Ce que le ciel bénit, prospère. Les Frères se dévouent à la jeunesse, et le succès couronne leurs travaux. Vainement des adversaires ont voulu tourner contre eux pour les flétrir le nom qu'à leur origine ils s'étaient donné par modestie. Les Frères ont réfuté les calomnies en montrant leurs œuvres. Ils ont prouvé que leurs méthodes répondent aux besoins de la jeunesse, et que leur enseignement est à la hauteur des exigences de notre temps ; ils l'ont prouvé en Europe dans ces concours où les rapports impartiaux des inspecteurs ont accordé à leurs élèves les premières places ; ils nous l'ont prouvé dans les examens publics, dans nos expositions nationales comme dans les expositions étrangères où des marques de distinction leur ont toujours été données. Ici ô Père céleste notre bouche a besoin de prononcer votre nom adorable, car toute prospérité vient de vous, et à vous doit en retourner l'honneur. Aussi, aux paroles que je viens de dire

j'entends vos serviteurs me répondre par la belle prière de votre prophète : “ Ces
“ louanges ô Dieu bon ne nous appartiennent pas ; qu'elles ne s'arrêtent donc
“ pas à nos humbles personnes mais
“ qu'elles s'élèvent jusqu'à votre trône :
*Non nobis Domine non nobis, sed nomini
tuo da gloriam* ” ! (*)

Mais Mes Frères, il est une dernière gloire dont je n'ai point parlé et qui semble être le couronnement de toutes les autres, c'est celle d'avoir fait des ingrats. Chose étrange ! on dirait que tout bienfaiteur doit être récompensé par l'ingratitude, et que l'ingratitude doit croître avec le bienfait. Socrate après avoir dévoué sa vie à Athènes, est condamné par elle à la mort. En retour du monde nouveau qu'il vient de donner à l'Europe, Colomb reçoit des chaînes. Quand les Papes sont persécutés, les premiers coups leur sont portés par ceux qu'ils ont le plus chéris. Sur le calvaire, le Rédempteur nous donne la plus grande preuve d'a-

(*) Ps. 113 v. 9.

mour, et l'ingratitude des hommes prenant alors un nom inconnu jusque là dans le monde s'appelle un déicide.

Disciples du Christ, les Frères de la doctrine chrétienne ne pouvaient manquer de faire des ingrats :—ils en ont fait, et aujourd'hui même pendant que l'Indoustan et l'Egypte leur ouvrent leurs portes, le pays qui les a vus naitre voudrait les proscrire. O Francepauvre France ! que fais-tu !.....Il y a dix ans à peine, au moment de tes angoisses et de tes détresses, quand l'ennemi brûlait tes villes et tuait tes enfants, quels sont ceux qui sur le champ de bataille secouraient les blessés et enterraient les morts ? N'étaient ce point ces Frères maintenant persécutés ? Quand l'ennemi les aperçut tout couverts de boue et de sang, transformés par amour pour toi en brancardiers et en fossoyeurs, il ne put contenir son admiration et il s'écria qu'il n'avait rien vu de semblable en France ; tu les remerciais alors, tu reconnaissais leur services, et quand il t'arriva d'Amérique un prix destiné au plus brave, c'est à leur Institut

que tu le décernas. O France ! n'oublie donc pas ce passé, et garde dans ton sein ceux qui te sont le plus véritablement dévoués. Ils instruiront tes fils, et si des jours de deuil te sont réservés encore, sois sûre que tu les trouveras au premier rang pour te consoler et te secourir.

Pour nous, Mes Frères, ne soyons pas ingrats. Rappelons-nous que la religion nous a faits ce que nous sommes et que les disciples du V. de la Salle ont droit à notre éternelle gratitude. Parents qui m'écoutez, jetez les yeux sur la nef de ce temple ; ces enfants sont l'avenir de la patrie, ils seront aussi votre soutien et votre honneur, et ce sont les Frères de la doctrine chrétienne qui les forment et les cultivent ; ne l'oubliez donc point. Et vous, heureux enfants, dociles aujourd'hui aux conseils de vos maîtres, sachez leur garder toujours l'affection et la reconnaissance que vos jeunes cœurs leur ont vouées.

Il est temps Mes Frères de clore ce discours et je le ferai en mettant une

dernière fois sous vos yeux le digne fondateur de l'Institut dont je vous ai dit les gloires. La vieille ville Rouen en élevant quatre statues sur ses places publiques avait immortalisé la mémoire de héros bien différents. Dans l'auteur de Polyeucte et dans le musicien Boïldieu elle avait honoré deux fils sortis de son sein, et à côté du vainqueur d'Austerlitz elle avait placé la radieuse figure de Jeanne d'Arc, la libératrice d'Orléans qu'un jugement infâme avait osé flétrir et que Rouen avait vue périr sur un bûcher.

Un jour, il y a peu d'années, fut érigé un cinquième monument. Il représentait un prêtre ayant auprès de lui deux jeunes enfants auxquels il enseignait à lire. Quel était donc ce triomphateur nouveau ? Henri de Bornier poète dont la France est justement fière, inspiré par ce spectacle, fait parler tour à tour les quatre statues étonnées, et à chacune le prêtre répond que sa vie a été bien modeste : jamais des chants sublimes ne sortirent

de son âme ; jamais il ne parla le divin langage de Corneille ; il ne prit ni Berlin, ni Vienne, et comme Jeanne d'Arc il ne couronna pas son roi. " J'appris à lire à " de petits enfants dit-il, mon nom est la " Salle et je suis étonné des honneurs qui " me sont rendus." Mais à ce mot le poète s'écrie :

Tu te trompes, héros du travail populaire,
Le vrai maître du monde est celui qui l'éclaire,
Et César qui d'un geste auguste et souverain,
Porte le glaive d'or ou le sceptre d'airain,
N'est pas plus grand aux yeux du poète et du sage
Que ce prêtre arrêtant deux enfants au passage,
Et leur montrant avec un regard paternel,
D'une main un vieux livre et de l'autre le ciel !

C'est le langage de la justice et nous vous l'adressons, illustre Fondateur. Mais il y a sur la terre un homme dont une seule parole de louange vaut plus pour nous que toutes les acclamations des peuples ; cet homme c'est le Pape. Or ce Vicaire du Christ a béni votre mémoire,

et à la face de l'univers il a proclamé l'héroïcité de vos vertus. Nous nous réjouissons donc, ô *Vénérable* de la Salle, de cet hommage suprême que vous avez reçu, et en ce jour de fête, s'il nous est permis de former un vœu, nous demandons au Seigneur que l'auréole de la gloire céleste grandisse autour de votre front, et que l'Eglise, fasse bientôt entendre une autre parole qui nous permettra de prier et de vénérer en vous un saint de plus. AINSI SOIT-IL.

